



1939

1944

Gurs, souvenez-vous



Édito

Un Musée-Mémorial à Gurs : mythe ou enfin réalité ?

Lorsqu'en 1945 le camp de Gurs est fermé, et qu'à sa place une forêt est plantée, il tombe dans l'oubli, mais pas pour tout le monde. En effet, les associations juives du Béarn font édifier dans le cimetière un monument à la mémoire des internés décédés dans le camp.

Les communautés de Pau et de Bayonne viennent s'y recueillir une fois par an, et après la réfection du cimetière, en 1963, des allemands viennent se joindre eux ; je me souviens y avoir croisé dans les années 60-70 Oskar Althausen, ancien interné, qui deviendra un des fondateurs de l'Amicale en 1980.

Dès sa création, l'Amicale s'est donnée pour but d'édifier un mémorial-musée sur le site du camp. Cette volonté s'est concrétisée en 2001 par le lancement, à notre initiative, et sous l'égide du Conseil Général des Pyrénées-Atlantiques, dont le Président était François Bayrou, et la création d'une association de préfiguration.

L'étude d'un cabinet spécialisé présente un projet relativement modeste d'un coût d'un million d'euros, mais qui sera finalement tronqué (pavillon d'accueil au lieu d'un bâtiment fermé), faute d'avoir réuni les financements nécessaires. Cette première tranche est inaugurée en 2007.

Considérant que cette réalisation n'est que le début d'un projet plus vaste, nous convainquons les participants de la première tranche de nous mandater pour rechercher un cabinet d'études et un porteur de projet. Nous sommes en 2009.

Après diverses péripéties, le cabinet Abaque est choisi et le comité de pilotage que nous constituons en 2011 (mairie de Gurs, Communauté de communes du canton de Navarrenx, les deux conseils territoriaux, le sous-préfet d'Oloron et l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre) arrête un projet d'un coût de deux millions d'euros dont le portage devait être réalisé par le Conseil Général, après création d'un GIP (groupement d'intérêt public).



Édito (suite)

Mais le temps passe et en 2015 le Conseil Général revient sur sa décision d'être le maître d'ouvrage. Nous voilà donc avec un projet mais plus de porteur. Après des discussions au sein de notre conseil d'administration, nous décidons, à l'unanimité, de faire appel au Mémorial de la Shoah qui accepte, en décembre 2016, de s'engager pour le futur Mémorial de Gurs.

Dès lors, comme je le déclarais dans le bulletin de mars 2017, une course de fond s'engage, qui débute avec la venue de M. Todeschini, Secrétaire d'État chargé des Anciens Combattants et de la Mémoire. Après une visite au camp de Gurs, au cours d'une réunion à la préfecture de Pau, il confirme l'intérêt porté par l'État à notre projet et son engagement. Il demande aux diverses parties intéressées de s'engager formellement.

La suite des événements, même si nous pouvons penser que les choses n'avancent pas assez vite à notre goût, vont dans un sens favorable à la réalisation du Mémorial : création du syndicat mixte du camp de Gurs le 1^{er} juillet 2018, présidé par M. Michel Forcade, maire de Gurs, et transfert par ses soins de la maîtrise d'ouvrage déléguée au Mémorial de la Shoah qui accepte également de gérer le futur équipement. Mais pour cela, il faut passer des mots aux actes en réunissant les moyens financiers indispensables à la construction et au fonctionnement de ce nouveau lieu de mémoire, emblématique pour notre territoire.

Le président du syndicat mixte s'est récemment adressé officiellement aux différents partenaires pour constituer un tour de table des financeurs.

La commémoration, en avril de cette année, du 80^{ème} anniversaire de l'ouverture du camp a attiré l'attention de la presse et du public grâce en particulier aux animations culturelles organisées par l'Amicale : colloque à Pau et Oloron, et surtout exposition Elsbeth Kasser au musée de Pau qui est la 2^{ème} meilleure en termes de fréquentation (4.500 visiteurs).

Nous pensons que, maintenant, nous pouvons envisager l'avenir avec optimisme. Nous continuerons néanmoins à suivre et à accompagner avec persévérance ce projet dont l'aboutissement a toujours été notre vœu le plus cher. Nous le devons à la mémoire des internés du camp de Gurs et à la poignée de survivants qui attendent avec hâte son inauguration.

André Laufer

Édité par l'Amicale du Camp
de Gurs

Directeur de la publication :
André Laufer

Comité de rédaction :
Antoine Gil, Claude Laharie,
André Laufer

Maquette, Infographie,
Photogravure, Impression :
IPADOUR, Pau

Commission paritaire :
1120 A 07572

N° Siret : 448 775 213

ISSN : 0249 9266

Dépôt légal : à parution



..... *la vie de l'amicale*

Nouveaux adhérents

- **Mme Ibarguren Geneviève** de Merignac, Gironde
- **M. Perez Marc** de Ramous, Pyrénées-Atlantiques
- **M. Perez Michel** de Toulouse, Haute Garonne
- **M. Weber Horst Martin** de Fontaine, Isère

..... *ces visages que nous ne reverrons plus...*

• **Jose Castro** nous a quittés au printemps dernier, à Toulouse. Il avait appartenu à l'aviation de l'Armée républicaine et combattu sur tous les fronts de la guerre civile. Pendant longtemps il a témoigné de son histoire et de ses convictions dans les établissements scolaires toulousains. Il appartenait à plusieurs associations de mémoire, à commencer par notre Amicale et le CTDEE (Centre toulousain de documentation sur l'exil espagnol). Nous tenons à adresser à sa famille et à ses amis le témoignage de notre tristesse et de notre amitié.

..... *au sujet de Charlotte Salomon...*



Autoportraits de Charlotte Salomon

Chacun de nos lecteurs ou adhérents a entendu parler de Charlotte Salomon. Cette jeune peintre juive allemande, née en 1917, internée dans les camps français en 1940, fut exterminée à Auschwitz en 1943. Elle fait actuellement l'objet de toute l'attention des médias, notamment depuis la publication du roman de Davis Foenkinos, *Charlotte*, publié chez Gallimard en 2015, dont nous avons rendu compte dans ces colonnes (bulletin n° 138, mars 2015, p. 17-20). Depuis, Charlotte Salomon fait l'objet d'une abondante attention dans les médias : une pièce de

.....au sujet de..... Charlotte Salomon

théâtre (Théâtre du Rond-Point), un ballet (*La mort et la Peintre*), un opéra de Marc-André Dalvalie, etc.

Mais une question commence à se poser de façon récurrente : Charlotte Salomon a-t-elle bien été internée à Gurs pendant l'été 1940 ? C'est ce que nous avons toujours pensé et indiqué dans les colonnes de notre bulletin comme dans notre site Internet. A partir de là, une *Stolpersteine*, reproduite ci-dessous, avait repris et diffusé cette information. Nous-mêmes n'avions jamais remis en cause, jusqu'à présent, la réalité de cet internement à Gurs.



Nous portons à la connaissance de nos lecteurs le message suivant, que nous a adressé le cinéaste et scénariste Michel Spinoza, qui travaille actuellement à l'écriture d'un film sur Charlotte Salomon. En effet, ce message, ainsi que les discussions que nous avons eues avec son auteur, nous invitent à la réflexion.

« Au fil de mes recherches, j'ai acquis la conviction, la quasi-certitude, que Charlotte Salomon, contrairement à la croyance commune, n'a jamais été internée à Gurs. Les indices attestant de son internement sont quasi inexistants, et trop "fictionnels". (...)

Lors de mon enquête, j'ai constaté que la présence de Charlotte Salomon à Gurs est devenue une croyance commune lorsque les historiens d'art, et notamment la biographe Marie Felstiner, ont pris pour argent comptant la courte déclaration d'Emil Straus faite en 1963. Or, personne n'avait alors pris la peine de confronter au réel ce que disait Straus (je pense notamment à l'internement du grand-père). Hélas, Emil Straus se révèle être par ailleurs un grand affabulateur. Je n'y insiste pas dans mon texte, mais l'histoire rocambolesque qu'il invente à propos du mariage de Charlotte Salomon et Alexander Nagler discrédite grandement l'ensemble de son témoignage. Pour mémoire, il raconte que Nagler s'est présenté à la police avec des papiers « aryens », que la police lui a de ce fait interdit d'épouser une juive, et qu'il a dû ensuite se faire établir une carte d'identité à son vrai nom, accompagnée du tampon « J », afin de pouvoir épouser Charlotte. Tout ceci, nous le savons, est totalement invraisemblable (d'autant que, nous le savons aussi, les Italiens refusaient d'apposer l'infâme tampon sur les cartes d'identités). Son récit de l'occupation italienne est tout aussi extravagant, et dramatiquement faux. Il prétend que les Italiens, associés à la Gestapo, offraient des récompenses pour la dénonciation des Juifs et déportaient des gens. Quand on sait à quel point les Allemands étaient excédés par la protection que les Italiens offraient aux Juifs de la région, on mesure à quel point Straus est tout sauf un témoin fiable.



..... au sujet de Charlotte Salomon

Je pense que le problème vient aussi que les biographies de Charlotte Salomon n'ont été écrites que par des historiens d'art anglo-saxons, qui n'ont pas les réflexes des historiens de la période, ne parlent pas ou peu le français et ont une connaissance lacunaire de Vichy. De plus, comme le font très justement remarquer Jeremy Harding, de la London Review of Books, et l'historienne Darcy Buerkle, « afin de situer Salomon en tant qu'artiste juive de l'Holocauste, il semble logique de la situer à Gurs ». Autrement dit, la logique romanesque a pris le pas sur l'enquête historique. Or, dans le film que nous écrivons actuellement, c'est la réalité historique que nous privilégions. Nous n'y verrons donc pas la jeune artiste et son grand-père à Gurs. Les doutes sont trop forts. »

Ajoutons que le nom de Charlotte Salomon n'apparaît à aucun moment, ni dans l'ouvrage *Vivre à Gurs*, d'Hannah Schramm, ni dans celui de Lilo Petersen *Les Oubliées*, ni dans les autres récits de témoins de l'internement des « Gursiennes indésirables » de l'été 1940. Le fait que son nom n'apparaisse pas chez Hannah Schramm est d'autant plus intrigant que l'auteur dresse un tableau très complet de la vie culturelle et artistique à Gurs pendant l'été 1940.

Au total, la question posée par Michel Spinoza apparaît fondée.

Incontestablement, elle nous laisse dubitatif sur la présence de Charlotte Salomon à Gurs. Toute nouvelle information sur le sujet sera accueillie avec le plus grand intérêt.

..... commémoration et cérémonies

Le 21 juillet 2019 s'est déroulée, au camp de Gurs, la traditionnelle cérémonie à l'occasion de la « Journée nationale des victimes des crimes racistes et antisémites de l'Etat français, et d'hommage aux Justes de France », présidée par M. Christian Vedelago, sous-préfet, directeur de cabinet du préfet des Pyrénées-Atlantiques, représentant le préfet.

Parmi l'assistance on relevait notamment la présence de MM. Labour et Lacrampe, présidents des intercommunalités et de Mme Nadine Lambert, conseillère départementale, maire d'Araux.



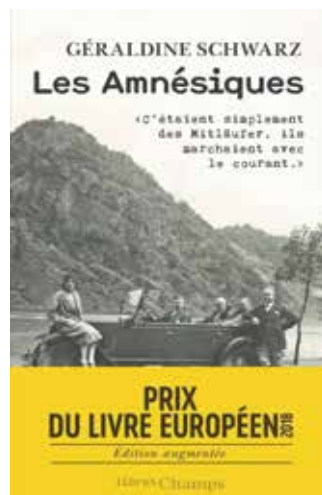
commémoration et cérémonies

Après l'accueil des participants par M. Michel Forcade, maire de Gurs et M. Jean-François Vergez, directeur départemental de l'ONACVG, la parole a été donnée aux intervenants. Les interventions de M. André Laufer, président de l'Amicale, de Mme Laurence Poutet, vice-présidente de l'Association Culturelle Israélite de Pau, puis de M. Védelago pour lire le message de Mme la secrétaire d'Etat auprès du ministre des armées, ont été suivies par des chants exécutés par l'ensemble «Voix de Gurs».

Un dépôt de gerbes a été effectué au Mémorial National, suivi par la Marseillaise chantée par les «Voix de Gurs».

Pour clôturer la cérémonie, le cortège s'est rendu au cimetière pour une minute de silence devant la stèle des internés espagnols et brigadistes internationaux, puis celle des internés juifs, où «El malé Rahamim», la prière des morts en déportation, a été récitée par des membres de la communauté culturelle israélite de Pau.

publications



• **Géraldine Schwarz. *Les Amnésiques*.** Récit captivant dans lequel l'auteure franco-allemande croise la petite histoire, celle de sa propre famille, avec la grande, l'histoire du nazisme en Allemagne et celle de l'Occupation en France. Elle pose surtout la question de l'attitude des gens ordinaires face à l'inimaginable, l'aveuglement de ces *Mitläufer* qui « marchaient avec le courant » pour devenir, après 1945, des *amnésiques* vivant dans le déni. Une question centrale dans l'histoire de Gurs. Géraldine Schwarz sera présente aux *Idées mènent le monde* de Pau, les 23 et 24 novembre prochains.



• **La Cimade. *Une histoire*.** Disponible sur le site www.lacimade.org, ce livre retrace les grandes étapes de l'engagement de la Cimade depuis sa création en 1939. Des camps d'internement de la Seconde guerre mondiale aux centres de rétention actuels, les équipes bénévoles et salariées de la Cimade ont accompagné les différentes populations exilées, immigrées et réfugiées en France et au-delà. Cette histoire de la Cimade publiée à l'occasion des 80 ans de l'association est un recueil de témoignages, d'analyses, de repères chronologiques et d'illustrations. 92 pages. 5 euros.

Notre ami Jean-Jacques Lemasson nous fait parvenir :

«*La Shoah racontée aux enfants*» *De Béatrice Fin*

Préface de Pierre Kahn, docteur en philosophie et en sciences de l'éducation et professeur des universités émérite en sciences de l'éducation à l'Université de Caen Normandie.

publications

MAISON D'ÉDITION : PUG COLLECTION :
ENSEIGNEMENT ET RÉFORMES JUIN 2019

Présentation par l'éditeur : Depuis 2002, l'enseignement de la Shoah est inscrit aux programmes des écoles primaires, et les enseignants du premier degré sont invités à s'appuyer sur des ouvrages de littérature pour la jeunesse pour assurer cette étude.

Mais ces livres sont-ils vraiment des outils pédagogiques ? Quels impacts leurs illustrations, leurs personnages ont-ils sur les jeunes élèves lecteurs ? Comment parviennent-ils à montrer aux enfants que l'extermination des Juifs est un fait historique réel sans les choquer ?

À travers une analyse d'ouvrages de littérature pour la jeunesse parus sur le thème entre 1944 et 2013, Béatrice Finet propose une double analyse, littéraire et didactique, pour servir une réflexion plus générale sur les enjeux éducatifs de l'enseignement de la Shoah à l'école élémentaire.

Cet ouvrage sera une ressource pour les enseignants et futurs enseignants, et intéressera aussi les chercheurs et éditeurs en littérature pour la jeunesse.

* **Les premières pages et la table des matières:**

<https://www.pug.fr/produit/1671/9782706142895/la-shoah-racontee-aux-enfants-une-education-litteraire/preview?escape=false#lg=1&slide=0>

Note de lecture

Ce livre (qui pourrait s'appeler Comment la Shoah est racontée aux enfants ?) est un exemple de rigueur dans l'analyse éducative et littéraire, avec un objet d'étude précis : les textes et les images qui racontent le judéocide à destination des enfants. Il est destiné d'abord aux enseignants du cycle 3, puisque c'est le moment prévu dans les programmes pour traiter du sujet.

Il n'y a pas si longtemps que le sujet est abordé à l'Ecole primaire. Si le programme l'inscrit en 2002, les premières approches datent des années 90. Dans une production très abondante d'environ une bonne centaine d'ouvrages, cet ouvrage est remarquable dans sa rigueur à définir son objet.

La liste des matériaux historiques utilisés est importante. Béatrice Finet utilise les outils théoriques élaborés par Gérard Genette, critique littéraire et théoricien de la littérature, un des fondateurs de la narratologie, mort l'année dernière, et permet ainsi à l'enseignant qui utilisera cet ouvrage de bien distinguer et faire distinguer qui raconte à qui. C'est-à-dire qui parle, qui reçoit le texte et l'information. L'élève établit ainsi une distance avec ce qui lui est raconté, tout en s'appropriant la compréhension des faits. Le rapport au réel, l'évocation de faits, le passage éventuel à la fiction, Béatrice Finet explique tout avec une grande clarté, ce qui n'est souvent pas simple : la frontière entre biographie et autobiographie est par exemple dans ce domaine souvent ténue, mais comment connaître les faits si les autobiographies n'existent pas ou n'existent plus ? Une fiction peut être présentée comme un fait historique, mais elle n'est pas forcément un mensonge ou éloignée de la réalité.





..... documents

dans les archives de François Rodriguez

Dans le bulletin de juin, (n° 155, page 23, rubrique « courrier »), nous avons mentionné la lettre de François Rodriguez, l'un de nos fidèles adhérents, dans laquelle il évoquait le souvenir de sa famille au moment de la *Retirada*. Ses grands-parents maternels, sa mère et ses tantes, après avoir passé la frontière à Prats-de-Mollo, avaient été envoyés dans divers refuges ou camps d'internement, en Normandie, en Bretagne et à Brens, avant d'être enfermés à Gurs, d'avril 1941 à décembre 1943. Ils y avaient retrouvé Jose Rodriguez [José Toribio Rodriguez Campano (Ardales-Malaga, 1909 / Castres, Tarn, 1992)], le père de François, qui, de son côté, avait subi un long périple d'internements depuis son passage de la frontière au Perthus : camps d'Argelès, de Septfonds, du Havre, de Brens et finalement de Gurs, en juin 1940.

Nous reproduisons ci-dessous deux documents que nous adresse François Rodriguez. L'un, le remarquable portrait de son père, provient de ses archives familiales et l'autre, du musée de la Jonquera. Tous deux témoignent de ces interminables déplacements que des milliers de familles républicaines espagnoles ont dû endurer, pendant de longs mois, dans l'espoir utopique de rentrer chez elles un jour...

Merci à François Rodriguez pour ces documents rares.



Camp de Gurs, 1939.

Aquarelle de Josep Franch Clapers. Musée de la Jonquera



**Jose Rodriguez Campano.
Dessin réalisé au camp de Gurs (1940 ?)**

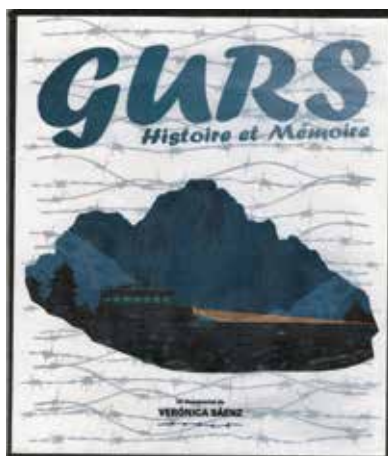


..... courrier

• Notre ami Alain Guigue nous signale que la photo publiée dans notre dernier bulletin (n° 155, juin 2019, p. 22), représentant des internés de Gurs dans leur baraque, n'est pas inédite, comme nous l'avons dit par erreur. Elle figure dans plusieurs sites Internet et a déjà été présentée par lui-même dans ses panneaux d'exposition, à Etampes / Dourdan.

Il nous signale par ailleurs que M. Jacques Gélis, universitaire domicilié à Etampes (Essonne), organisera le dimanche 29 septembre 2019 au théâtre de cette ville une après-midi consacrée à la Retirada. Sera projeté le film "Le Camp d'Argelès" de Felip Solé. Trois dames de la région d'Etampes / Dourdan qui ont vécu ou dont les familles ont vécu la Retirada viendront livrer leurs témoignages. A cette occasion, sera à nouveau présentée l'exposition sur Gurs qu'il avait réalisée en 2016.

Le succès du film «Gurs. Histoire et mémoire» ne se dément pas



Rappelons que ce film de Véronica Saénz (producteurs Anabel Beltrán et Fernando Yarza) est sorti à Saragosse le 12 décembre 2017. Depuis cette date, il a été projeté à 61 reprises sur les cinq continents et plusieurs centaines de fois en Espagne ; il a été notamment sélectionné lors de divers festivals de cinéma, nationaux et internationaux. Le succès ne se dément pas.

Le 20 juillet dernier, il a été projeté à l'**Espace Pourtalet**. L'Amicale du camp de Gurs était représentée par Antoine et Nicole Gil ainsi qu'Emile Vallés qui a répondu aux nombreuses questions posées par une assistance qui découvrait, pour la plupart, cet épisode douloureux de leur histoire..



Emile Vallés, l'animatrice du lieu, Fernando Yarza, Antoine Gil, Anabel Beltrán et Nicole Gil



.....courrier.....

L'Espace Pourtalet est un bâtiment situé au sommet du col du Pourtalet (1794 m), à la frontière entre la France (Nouvelle Aquitaine) et L'Espagne (Aragon). Cet édifice commun aux deux pays reçoit des manifestations culturelles franco-espagnoles de juin à septembre. Lors de la projection, la salle était pleine. Le débat qui a suivi a largement tourné autour des questions suivantes: pourquoi cet important camp d'internement est-il encore si largement ignoré ? Comment les familles républicaines, séparées à la frontière en 1939, ont-elles pu se retrouver ? Quelles ont été les conditions de leur exil ? Qui étaient les "indésirables" ? Pourquoi des juifs allemands furent-ils enfermés à Gurs ? Innombrables questions qui n'ont cessé qu'à l'heure de la fermeture.

Une fois de plus, nous avons été frappés par la méconnaissance quasi complète des Espagnols sur l'exil massif des Républicains (la Retirada) et sur leur destin pendant la deuxième guerre mondiale. Comment ne pas constater qu'aujourd'hui encore, les quarante années de franquisme continuent, dans ce domaine, à porter leurs fruits ? Hélas.

.....témoignage

histoire du camp de gurs

suite du texte de Joseph Oller **Les sept demeures**

Pendant la journée nous jouions la désinvolture et l'optimisme. Il y avait, parfois, quelque grincheux pour dépeindre en noir notre avenir. Nous ne les écoutions pas; enfin, nous ne voulions pas les écouter.

C'était surtout le soir, quand nous nous jetions sur la paille pour dormir, que nous comencions à gamberger. On était seul, avec soi-même et on se posait toujours les mêmes questions: quand c'est que nous allons sortir de notre situation?. Officiellement au moins, nous ne sommes pas des prisonniers mais, c'est tout comme. Nous sommes privés de liberté. Jusqu'à quand?.

Les tiraillements de notre estomac ne nous portaient pas à avoir une vision très optimiste de notre avenir. On tardait longtemps à s'endormir; la faim et l'obsession de notre avenir incertain nous préoccupait et nous restions longtemps éveillés. Parfois, on entendait quelqu'un qui sanglotait...on lui foutait la paix. De pleurer cela devait lui faire du bien; ça soulage...

Personnellement j'essayais de m'endormir sur une note optimiste, espérant que à un moment ou autre il y aurait un changement. Toujours cette petite lueur d'espoir, mais cette lueur était de plus en plus faible et de plus en plus lointaine....Je peux vous affirmer, qu'on ne rêvait pas de femmes ni d'amour, même platonique, ou alors très rarement. On rêvait plus facilement



témoignage

d'une bonne omelette à l'oignon, avec des lardons, épaisse d'au moins trois doigts et qu'on dévorait à pleines dents..... Les voilà nos phantasmes nocturnes..... Parfois je rêvais d'autres menus. Il fallait, quand-même varier les repas... Je me réveillais, déçu, plus affamé que jamais.

J'avais du boulot à remonter le moral de mon ami Diego. Pessimiste il l'était même beaucoup. Ce n'était pas facile, mais je réussissais à le remettre d'aplomb parfois même trop bien car, il lui arrivait de retomber vers un optimisme exagéré et il fallait calmer son enthousiasme. Il passait facilement d'un extrême à l'autre.

Dans les ilots voisins, qui n'étaient pas encore occupés, on amena des ex-combattants des Brigades Internationales. D'ailleurs, les autorités du Camp, durent faire réparer la majorité des baraques qu'on avait délestées d'une bonne partie du bois. Ce fut l'occasion pour beaucoup de nous, de nous réapprovisionner en bois pour notre mobilier. Les inconscients, (ou c'était peut-être voulu), avaient amené dans tous les ilots inoccupés, des tas énormes de planches et des voliges. Je ne sais pas comment mais, nous avions des outils, des pointes, marteaux, scies, tournevis et des tas de planches. Personne ne porta jamais de plainte pour tout le matériel que nous avions "requisitionné". Je vous assure qu'on bricolait ferme pendant les travaux dans les autres ilots.

Nos baraquements devinrent des quatre étoiles. Des bancs, des chaises des lits, des étagères. On modernisa les maigres meubles que nous avions auparavant et tout le monde fut équipé. Honnêtement je dois admettre, que ces meubles étaient rustiques même très rudimentaires, (nous aussi nous l'étions); le bois était brut de coupe, non raboté; cela n'avait aucune importance. Pour nous c'était presque du luxe.

S'il ne nous était pas possible de sortir des ilots sans autorisation à cause des gardes qui surveillaient de chaque côté, nous n'avions pas tardé à nous frayer un passage (même plusieurs) et nous allions régulièrement rendre visite à nos nouveaux voisins. Même si nous ne nous comprenions pas toujours, nous nous entendions assez bien.

Ils avaient toute sorte de nationalités: des allemands, (anti fascistes évidemment), des autrichiens, des danois, anglais, des italiens, des sud américains, (surtout des cubains), des tchecoslovaques, (Tito était parmi eux); il n'y avait pas des français, pourtant, les français avaient constitué le groupe le plus important des Brigades Internationales. Ceux-ci, au moins la majorité parmi eux, avaient réussi à réintégrer, en douce, leurs foyers respectifs. Je dis en douce car, même en étant chez-eux, étaient considérés par l'extrême-droite comme des communistes dangereux.

L'extrême-droite en ce temps là, était très agissante et, pour eux, nous étions tous des communards; autant ceux des Brigades comme tous les républicains espagnols. Ils envenimaient l'opinion pour la dresser contre nous.



témoignage

Leurs façons d'agir, nous firent beaucoup de tort. Pour une bonne partie de la population française, nous étions des bandits de grand chemin et pas fréquentables du tout, donc, à éviter.

Je me souviens que, lors d'un contrôle d'identité au Camp d'Argelés, un lieutenant de l'armée française qui m'interrogeait, aperçut sur ma vareuse d'uniforme, une étoile rouge sur mon galon de sergent; il me dit: Je vais vous enlever cette étoile communiste; je lui répondis: je suis républicain et non pas communiste, quand pour ce qui est de l'étoile, je m'en fous et vous pouvez enlever aussi les ailes et le galon avec, mais, je vous en prie, ne m'abîmez pas la veste car je n'en ai pas d'autre.

Avec des gestes très délicats et précieux de petite main, (je me demandais si en plus d'être d'extrême-droite, s'il n'était pas un peu pédé), dans mon idée cela n'était pas incompatible. Avec une paire de ciseaux et une lame de rasoir se mit en devoir de découper l'étoile. Il coupa les fils et il enleva cette étoile que lui causait tant d'horreur. Très proprement, sans entamer le tissu. Quand il eut fini sa "décommunisation", j'arrachai sans ménagement ce qui restait et lui tendis en lui disant: Vous pouvez garder ça aussi. Je ne lui dis pas qu'il pouvait se foutre l'ensemble au cul, mais je crois que je le pensai assez fort pour qu'il l'entende. Je crois qu'il comprit; il me congédia sèchement; sans m'interroger.

Le passage entre les ilots était de plus en plus facile. On récupérait le fil de fer barbelé; on en enlevait les piquants, on le redressait et, avec des bouts de planches ou des piquets on se fabriquait des lits. C'était plus agréable que de coucher sur le plancher. Dans un autre ilot il y avait quelques baraques vides; nous nous en aperçûmes assez vite. Vous auriez vu le défilé; on aurait imaginé une procession de fourmis faisant la navette de notre ilot à l'autre et ramenant des planches. Bientôt il n'y eut plus de plancher dans ces baraques. Même une bonne partie des montants qui soutenaient les fermes du toit disparurent. Nous récupérâmes aussi les pointes; elles étaient indispensables, même tordues.

Peu de temps après nous eûmes, ô luxe suprême et raffiné!, des étagères pour y déposer nos maigres affaires, pour quelques uns, des lits et quelque petite table, au besoin pour y manger ou pour jouer aux dames ou aux échecs. On commençait à s'organiser pour tenir longtemps, même si on espérait que ce ne serait pas long.

On ne peut pas imaginer, sans y avoir passé auparavant, combien la nécessité aiguise l'imagination. Des gens que, dans leur vie n'avaient jamais tenu un outil entre leurs mains, (c'était aussi mon cas), se découvraient tout d'un coup, des aptitudes pour le bricolage et, pour quelques uns, de l'innovation. Ceux qui n'avaient pas ou très peu d'imagination copiaient; les autres créaient. Tout le monde y trouvait son compte. Nous apprîmes à donner de la valeur à des petites choses, à des petits riens. Un bout de ficelle, un clou, même



témoignage

en très mauvais état, un bout de bois.....tout était utile. A ma grande honte, je dois avouer que, même maintenant, j'ai gardé l'habitude de conserver des choses que beaucoup de gens jetteraient sans aucun scrupule; je me dis toujours cela peut servir. Parfois ça sert, donc, j'estime avoir raison.

Depuis cette époque, j'ai gardé le goût du bricolage; je l'ai probablement dans le sang. Peut-être l'atavisme?. (mon père était un bricoleur très adroit)

Autre chose qu'on apprend, quand on se trouve dans la situation précaire où nous étions, c'est de ne donner pas de l'importance qu'aux choses qui en ont vraiment. La souffrance, (morale ou physique), la maladie ou la mort, sont à prendre en considération, mais les petites vétilles de l'existence, quand on est en pleine santé et qu'on a l'amour des siens, même s'il on a quelque petit bobo par ci par là, tout cela n'a aucune importance, à plus forte raison, quand on est arrivé à dépasser les trois quarts de siècle, (ce qui est actuellement mon cas) et qu'on sait, comme moi, qu'il ne me reste pas beaucoup à grignoter.

Il y a des gens qui ont disparu assez jeunes et qui pourtant, avaient une grande valeur artistique, scientifique ou intellectuelle et qui auraient pu rendre encore des services au pays. Par contre, vous voyez ou avez vu, des dictateurs, croulant sur l'âge et les flagorneries et exerçant leur pouvoir despotique sans que leur arrive rien de fâcheux; et on dit que la Providence fait bien les choses; tu parles, la Providence déconne, oui!.

Je ne veux pas et je n'y tiens pas du tout, devenir un vieillard gâteux, comme ceux qu'on fête et qu'on exhibe le jour de leurs cent ans, (comme si c'était une prouesse de leur part); on lui enlève la poussière, on lui met le costume des dimanches, une cravate, (qu'il serait incapable de nouer tout seul) et on l'installe dans un fauteuil à la mairie dans la salle de réunions. Il ne doit surtout pas bouger de sa place d'honneur. S'il a envie de pisser ou d'autre chose, il n'a qu'à retenir. S'il le peut. Alors le maire fait un discours très applaudi (même s'il est mauvais) et on boit un vin d'honneur à la santé de l'ancêtre, (lui il n'y a pas droit). Ensuite, tout le monde se précipite pour l'embrasser et le féliciter (de quoi, je me demande?).

Le pauvre vieux, s'il est encore un peu lucide, regarde d'un air hébété toute cette agitation autour de lui et, probablement, il se demande quand c'est que cette foule va partir et qu'il pourra, tranquillement, soulager sa vessie et son sphincter, (s'il ne l'a pas fait déjà). Non, je n'envie pas ce pauvre vieillard.

J'ai appris ces jours-ci, qu'un collègue qui comme moi travaillait au contrôle où il était considéré comme un des plus qualifiés, qu'il a contracté la maladie d'Alzheimer. Pourtant, on ne lui connaissait aucun vice ni d'excès d'aucune sorte. J'ignore si actuellement, il se rend compte de son état. Il paraît qu'il a des moments de lucidité et, si c'est le cas, cela doit être terrible pour lui.



témoignage

Disparaître ne me fait pas peur et, vu mon âge, je ne crois pas et même je n'y tiens pas non plus, à que je dure encore longtemps, mais tomber dans la décrépitude, cela m'obsède et me fait peur. Devenir la risée ou tomber dans la commisération des autres je ne le voudrais pas. Mais on peut dire, heureusement pour nous, on ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve. Il en est mieux ainsi....

Et si maintenant on parlait d'autre chose?.

Je suis, (dans ce récit) encore jeune et je me trouve au camp d'Accueil de Gurs. Nous sommes en 1939. Cela paraît très loin mais, parfois je m'y vois encore. Il y a des souvenirs qui restent encore dans ma tête et quelques uns, totalement oubliés qui reviennent comme un coup de poing.

J'ai réussi à renouer par lettre avec ma famille car, pendant longtemps mes parents n'eurent pas de mes nouvelles.

Au camp on nous donna des timbres, à 90 centimes avec la lettre F imprimée dessus. Je ne me souviens plus si l'on nous en donnait tous les quinze jours ou tous les mois.

Il n'était pas question de dire ce que nous pensions, ni sur le régime ni sur la guerre car, il y avait la censure, autant d'un côté que de l'autre; les lettres auraient pu être détruites sans compter que les salauds qui avaient le pouvoir auraient cherché des crosses à mes parents. On se limitait à donner des détails (pas trop), sur la santé, on s'intéressait à la leur et on glissait sur la situation. Eux aussi avaient leurs emmerdes. On savait que, autant d'un côté comme de l'autre, nous étions vivants; dans quel état nous ne pouvions pas en parler trop.

Si nous avions faim, eux aussi manquaient de nourriture, alors, pourquoi en parler. Nous avions un avantage sur eux car, la bouffe nous l'avions tous les jours, même si cette pitance était très maigre, tandis que ceux qui étaient au pays, il fallait qu'ils se la gagnent. Ce n'était pas gai ni d'un côté des Pyrénées ni de l'autre.

Les bobards alimentaient les conversations, cela nous occupait mais, il y eut d'autres rumeurs qui circulèrent. On commença à parler de la guerre. L'Allemagne affutait ses armes. Elle commença à aboyer contre la Pologne. Le prétexte, il fallait bien en trouver un, ce fut ce qu'on appelait le couloir de Dantzig.

Depuis quelques années, précisément quand Hitler avait pris le pouvoir en 1933, celui-ci commença à s'en prendre aux juifs sur des prétextes fallacieux.

Les nazis avaient carte blanche. Toutes les exactions leur étaient permises.

Ils s'attaquèrent aux magasins tenus par des juifs, cassaient leurs vitrines et les pillant au passage. Ils commençaient à s'entraîner pour la prochaine. Il y en eut quelques milliers qui firent leurs premières armes en Espagne.

Les hordes teutonnes étaient en marche. Un nouvel Attila était né.



témoignage

Pendant la bataille de l'Ebre, quelques centaines d'allemands y laissèrent leur peau; bêtement. Les militaires teutons y essayèrent une tactique nouvelle. Attaquer en rangs serrés pour ainsi impressionner nos troupes. Ils tombèrent comme des mouches. Ce n'aurait pas été l'aide que leur apporta, massivement, leur aviation, jamais il n'auraient pu traverser le fleuve. Cette bataille fut le début de notre défaite. Que lui importait à Hitler, quelques milliers de morts de trop. Il y avait tellement de chômeurs en Allemagne que quelques milliers en moins n'avait pas d'importance.

Des gens qualifiés, probablement sous la pression de la triste S.D.N., annoncèrent que nous pouvions nous passer des Brigades Internationales. On les remercia; en grande pompe. Il ne resta, dans l'armée républicaine que des espagnols. Ceux des Brigades partis, on s'attendait que les allemands en fissent autant; il avaient promis. Avec la lâcheté proverbiale à tous les régimes totalitaires, ceux-là firent tout le contraire. Ils augmentèrent massivement leurs effectifs opérant en Espagne pour mieux nous achever. Ils réussirent.

En guerre, tous les moyens sont bons pour détruire l'ennemi. Les parchemins et les traités de toute sorte ne servent à rien. Au besoin, on s'en torche le derrière.

En France on ne croyait pas à l'imminence d'une guerre. Vous pensez, nous avons notre armée, nos avions, nos tanks et notre matériel de guerre très moderne et en plus, nous avons la ligne Maginot. Imprenable. Alors.....

Nous, les réfugiés, nous voyions dans ce climat un changement de situation et, naïfs que nous étions, rêvions de nous engager dans l'armée française. Nous étions des spécialistes, non?.

L'Allemagne attaqua la Pologne; la France et l'Angleterre déclarèrent la guerre à l'Allemagne.... C'était parti.....

Aussitôt que nous apprîmes la nouvelle, une grande partie parmi nous, (quichottesques et naïfs) nous proposâmes pour combattre à côté des français dans l' spécialité de chacun. Un de nos chefs ramassa nos propositions d'engagement et les fit parvenir aux responsables de l'armée française. La réponse fut immédiate: Pour les étrangers il y avait la Légion. Il fallait s'engager pour cinq ans. Personne n'accepta cette proposition à la con.

Quelque temps après, on créa pour les étrangers, ce qu'on appela les Bataillons de Marche. Là l'engagement n'était que pour la durée de la guerre.

L'armée du général Leclerc, était composée pour une grande partie, par des espagnols et, ce furent eux, avec le général Leclerc en tête, qui pénétrèrent avec leurs chars les premiers dans Paris, au moment de la Libération. Les premiers chars portaient des noms espagnols, tout comme ceux qui les pilotaient. De cela, on ne veut pas trop en parler. Cela en général quelques uns....

On forma des compagnies de travailleurs étrangers plus ou moins militarisés là on nous promit que nous serions logés et nourris, même habillés; ration de tabac et de pinard et qu'on aurait le mirifique salaire de 50 centimes



témoignage

par jour. C'était ça ou continuer à pourrir dans ce Camp sinistre. On n'hésita pas. Nous voulions partir à tout prix, donc, nous acceptâmes.

Nous étions au mois de décembre (1939) et, même si le climat des Basses-Pyrénées est assez tempéré, l'hiver c'est l'hiver et nous n'avions pas aucune sorte de chauffage; il nous tardait de quitter ce lieu que pour nous, c'était le bain. Pourtant, à l'intérieur du Camp nous étions libres de circuler, même d'un îlot à l'autre, mais, gare si l'on s'avisait de mettre le nez dehors sans autorisation ou d'essayer de s'évader, alors c'était le "dièdre". Nous l'appelions comme ça à cause de la forme de l'angle du toit. C'était une construction de la dimension d'une de nos baraques où il n'y avait que le toit et un seul côté plein; les autres trois côtés étaient supprimés; il n'y avait qu'un seul piquet aux angles opposés. Le pauvre condamné était exposé au vent et à la pluie. Seul régime: au pain et à l'eau; aucun aliment chaud; pas de couverture non plus. Evidemment, beaucoup plus de barbelés que pour nous. C'était vraiment inhumain.

Le pauvre pèlerin qui devait purger une peine dans ce lieu d'infamie ne devait pas être à la fête.

Ce lieu de punition se trouvait juste en face de notre îlot, (îlot M), mais de l'autre côté de l'allée centrale. Même en gueulant il était difficile de pouvoir parler avec lui. D'ailleurs, c'était formellement interdit. Il ne nous était ^{pas} possible de lui rendre service ni de l'encourager.

Les pires assassins, violeurs et toute sorte de gangsters d'aujourd'hui, sont mieux lotis, dans leurs géoles à quatre étoiles, avec chauffage, promenade et aussi télé, que ces pauvres malheureux dont le seul crime était d'avoir essayé d'être libres.

On nous incorpora dans le G.T.E. 1/114. Nous nous connaissions presque tous car, pour une bonne partie, nous procédions de l'armée de l'Air. Il n'y avait plus de gradés; nous étions tous à la même enseigne. Hormis quelques ex-commandants ou capitaines qui voulaient garder leurs distances. Mon ami Diego était avec nous. Avec Diego nous restâmes ensemble jusqu'à juillet de 1944.

On nous habilla; enfin, quand je dis cela, c'est plutôt un euphémisme. J'héritai d'une capote militaire, d'un bleu ciel délavé et très clair, (modèle combattant de 14) qui descendait à quelques centimètres des pieds. C'était mieux que rien. Même s'il n'était pas trop smart il me protégeait du froid.

On me donna aussi une paire de godasses de la même époque et qui avaient, probablement été portés par plusieurs générations de piou-pious.

Je me souviens aussi que, quelques jours auparavant, on nous avait distribué des chemises. (Nous ne pûmes savoir si elles dataient de l'époque de Napoléon I ou le III^e, ce n'était pas écrit dessus). Ces chemises, de taille assez grande, exécutées avec une toile très rude et très robuste, avaient en plus, la particularité d'être très longues par devant, elles descendaient



témoignage

plus bas que les genoux et, par contre, côté pile, elles arrivaient juste sur les reins. Les miches à l'air.

En les essayant sur nous nous supputâmes qu'elles étaient plus "modernes" que nous avions pensé auparavant. (Quand nous supputions en groupe, nous avions toujours des idées très lumineuses). Pendant la guerre de 14, quand un combattant était obligé d'aller aux feillées, dans une position assez inconfortable, acroupi sur une poutre placée en travers d'une fosse pleine de déjections, il avait pas mal de boulot à maintenir son pantalon baissé. Donc, avec l'absence du pan arrière sur sa chemise, il n'avait pas à s'occuper d'icelle. J'ignore si les caleçons de cette époque s'ils étaient aussi dégagés côté verso.

En tout cas, ceux qu'on nous donna à nous étaient pleins et aussi râpeux que les chemises, et longs, même très longs.

Dans une ambiance assez euphorique nous décidâmes d'organiser un défilé, évidemment, sans pantalon; nous étions pourtant, au mois de décembre, mais, heureusement, il y avait un beau soleil. Nous étions magnifiques!. Les miches à l'air, (il faisait quand-même, un peu frisquet). Quelques uns, profitant que le côté devant était assez long, avaient enveloppé leurs attributs de virilité, (n'exagerons rien), et ils avaient fait un noeud de chaque côté; c'était ravissant. Il aurait fallu pouvoir enregistrer ce moment sublime, par une photo. Malheureusement, nous étions trop fauchés. Dommage, la postérité ne connaîtra jamais cet instant de délire.

Ceux qui n'avaient pas encore la chance d'avoir une chemise comme la nôtre, applaudissaient au passage de la procession. Le succès fut total. Cette manifestation très populaire et démocratique ne dura pas très longtemps car, malgré le soleil, notre pétros commençait à sentir la fraîcheur. Nous nous rhabillâmes; nous étions satisfaits de notre prestation.

Les occasions de s'amuser étaient assez rares. La perspective de notre départ nous mettait de bonne humeur et nous donnait un nouvel espoir.

Depuis qu'on avait formé la compagnie on commença à manger un peu mieux; les repas devinrent un peu plus abondants.

On nous habillait, ridiculement, c'est vrai, mais de cela nous nous en foutions. En plus, on allait nous donner cinquante centimes par jour. Nous nous posions la question: Comment que nous allons dilapider notre fortune? un bon repas, peut-être? ou bien avec une péripateticienne pas trop gourmande?. Es-ce qu'on se rappelait comme une femme était faite?. En rassemblant des souvenirs on arrivait à reconstituer l'objet de nos désirs, mais, sur la forme, plutôt sur les formes, les opinions étaient divergentes, quoique la majorité optait pour les formes généreuses et abondantes. Probablement des réminiscences de notre puberté.

Par le fait de que nous mangions un peu mieux, nous n'avions plus l'obsession de la boustifaille, d'autres instincts, un peu plus bas, se réveillaient en nous.



témoignage

Pauvres innocents que nous étions!. Dans nos élucubrations, nous ne nous rendions pas compte que, pas une femme aurait voulu de nous.

Nous étions plutôt sales, très mal habillés, sans argent et, en plus il était probable que même lavés, nous devions sentir mauvais. Tout pour déplaire L'hétaïre la plus traînée nous aurait refusé ses faveurs. Nous nous demandions d'ailleurs, avec quoi qu'on l'aurait payée. On avait le droit de rêver, non?.

On s'évade très facilement par l'esprit; à plus forte raison, quand on est privé de liberté. Je me souviens de la phrase que le camarade Burel se plaisait à répéter: " Moi je suis un homme libre, entouré de barbelés".

Vint enfin, le jour du départ, dans l'euphorie générale; il faut y être passé pour l'imaginer. Depuis que nous avions franchi la frontière, nous étions encasernés sans pouvoir aller nulle part, cela depuis environ dix mois. Vraiment, il nous tardait de partir. Nous ignorions notre destination future; cela nous importait peu. Pourtant, où nous allions, ce n'était pas vraiment le Pérou. Nous allions en baver mais, cela on l'ignorait aussi.

Pour le moment, on nous avait habillés, (je devrais ^{dire} plutôt déguisés), nos tenues étaient un peu hétéroclites et même, on mangéait un peu mieux. Nous étions embrigadés comme des troufions. A la tête de la Compagnie il y avait un capitaine; le capitaine Boussel. Les sous-fifres étaient espagnols. Tout comme les troufions français, nous avions les mêmes avantages; habillement, nourriture, du tabac et même du pinard, (un quart à midi et un autre le soir) en plus, nous avions la perspective de voir du pays. Nous en avons vu du pays, mais pas du tout comme nous imaginions. Cela n'empêcha pas de nous sentir de très bonne humeur. En règle générale, nous réussîmes à prendre toujours, ou presque, la situation du bon côté. Heureusement pour nous.

Il y avait des camions prêts pour nous amener à la gare d'Oloron. Ces camions n'étaient pas bâchés mais, de la fraîcheur du mois de décembre nous, on s'en foutait. Nous allions partir, nous étions libres! (ou presque); finis les barbelés.

Le capitaine Boussel fit une sorte de discours, évidemment, très patriotique. Il nous annonça que nous allions travailler pour la défense de la France.

Le pays avait besoin de tout le monde et que nous aussi allions aider le pays, jusqu'à la victoire finale, (qui ne saurait pas tarder).

Ce discours, qu'une bonne partie de réfugiés ne comprit pas, nous laissa complètement indifférents. Il n'y eut pas des vivats à la fin de son laïus. il y eut, quand-même des cris et des hurlements, pas tout à fait distinguées, dont le capitaine eut du mal à en comprendre le sens; (à supposer qu'il le comprit). Pour nous c'était tout simplement, l'explosion de joie provoquée par ce départ.

Sur la route, nous riions, nous chantions n'importe quoi, à pleine gueule; nous saluions les paysans que nous croisions sur la route. Nous étions joyeux



témoignage

A notre arrivée à Oloron, dès que nous apercevions une femme c'était le délire. On espère pour elles qu'elles ne comprenaient pas l'espagnol. Qu'est-ce qu'on débita comme obscenités et conneries diverses. Nous avons été longtemps bridés. Notre moyenne d'âge était de vingt cinq ans; d'ailleurs, nos débordements ne dépassèrent pas l'état verbal. Parfois, en nous apercevant de loin, avec nos habillements presque militaires, il y eut des gens qui nous prenaient pour des militaires qui allaient au front. Ils nous adressaient des gestes amicaux et même quelques uns applaudissaient à notre passage. Il fallait voir leur tête quand ils s'apercevaient de leur méprise.

A la gare d'Oloron nous apprîmes que, notre destination était Dun-sur-Auron dans le Cher, mais nous devions changer à Bourges. Nous consultâmes, dans la gare même, la carte de France. D'après nos estimations, tout-à-fait personnelles, nous devions arriver à Bourges dans le courant de l'après-midi. (nous fourrions le doigt dans l'oeil jusqu'au coude!). C'était sans compter avec les contraintes que la guerre imposait; il y avait des priorités à respecter. Nous nous trouvâmes plusieurs fois dans une gare perdue, dans une voie de garage; parfois, on nous enlevait même la locomotive!.

Nous avions, rien que pour nous, un wagon de marchandises, dénommés 8 40, (8 chevaux, 40 hommes). Dans un autre wagon il y avait la nourriture et le matériel du Groupe, sous la surveillance d'un vieil adjudant de l'armée française, mobilisé par cause de guerre. Ce brave homme, avait la charge de nous ravitailler aux heures normales: 7 heures, midi et 19 heures; il y avait quand même, quelqu'un avec lui pour l'aider. Il n'y avait que le jus du matin qui était chaud, les autres repas de la journée étaient froids mais, abondants. Au début de la guerre il n'y avait pas encore des restrictions; pourquoi faire l'Allemagne devait être écrasée en très peu de temps, alors pourquoi se priver

Dire que nos repas étaient succulents ce serait beaucoup dire mais cela était bien mieux que la maigre pitance du Camp de Gurs.

Nos wagons n'étaient pas plombés et nous pouvions ouvrir la porte à notre guise mais, pas trop à cause de la température; nous étions en hiver.

Les arrêts dans les gares étaient fréquents et même parfois, assez longs; nous en profitions pour nous promener et nous dégourdir les jambes. Le brave adjudant qui avait la charge de nous coraquer, nous priait de ne pas quitter le convoi car, disait-il, on allait partir bientôt. Il avait peur de perdre les petits dont il avait la charge. Aucun de nous n'avait pas des velléités de fugueur. Pour aller où?. Mais lui n'en était pas sûr.

Nous trouvâmes la combine pour prolonger nos promenades; quand le train s'arrêtait dans une gare quelconque, lui, l'adjudant, allait au bureau et, nous le supposions, demandait la durée de l'arrêt. On le voyait qu'il sortait de la gare à la recherche d'un bistrot. Si le bistrot était tout près de la gare, cela voulait dire que l'attente serait courte. Par contre, s'il s'éloignait de la gare en s'enfonçant dans la ville, on savait que l'attente serait longue.



**Inlassablement, l'Amicale s'adresse aux jeunes.
Ici, Emile Vallès et des collégiens
dans la baraque.**

CHANA TOVA

*Le Conseil d'Administration
et son Président
souhaitent
à tous nos amis juifs
et leurs familles
une bonne et heureuse
année 5780.*

Appel de cotisation 2020

Cher(e) adhérent(e) et ami(e)

Notre force c'est notre sociétariat.

C'est votre nombre qui atteste de l'intérêt que vous portez à notre action lorsque nous avons à dialoguer avec nos partenaires financeurs pour la poursuite de nos projets (aménagement de la deuxième tranche, organisation de visites, éditions d'ouvrages...).

Votre contribution nous est absolument indispensable pour nous encourager à continuer.

C'est pourquoi nous vous adressons cet appel, en vous rappelant que depuis 2017 la cotisation est passée à 25 euros, avec délivrance d'un certificat fiscal vous permettant une déduction fiscale. Cet appel étant inséré dans notre bulletin de juin, si entre-temps vous avez déjà renouvelé votre adhésion, veuillez ne pas en tenir compte.

Je vous remercie par avance de votre contribution qui nous aidera à faire vivre la mémoire du camp et je vous adresse mon salut le plus amical.

André LAUFER,
Président

P.S : Votre chèque libellé à l'ordre de
« Amicale du camp de Gurs » est à adresser à :

Jean-Claude ETCHEPARE
33 Bd des Couettes 64000 PAU

Ou par virement bancaire à notre compte :
BANQUE POPULAIRE DU SUD-OUEST
RUE LATAPIE 64000 PAU

Voir **RIB** ci-dessous

BP AQUITAINE CENTRE ATLANTIQUE

Titulaire du compte/Account holder

AMICALE DU CAMP DE GURS
CHEZ M ETCHEPARE

33 BOULEVARD DES COUETTES
64000 PAU



Ce relevé est destiné à être remis, sur leur demande, à vos créanciers ou débiteurs appelés à faire inscrire des opérations à votre compte (virements, paiements de quittances, etc.).

Son utilisation vous garantit le bon enregistrement des opérations en cause et vous évite ainsi des réclamations pour erreurs ou retards d'imputation.

This statement is intended for your payees and/or payors when setting up Direct debit, Standing orders, Transfers and Payment. Please use this Bank account statement when booking transactions. It will help avoiding execution errors which might result in unnecessary delays.

Relevé d'identité bancaire / Bank details statement

IBAN (International Bank Account Number)
FR76 1090 7000 3003 0194 4758 893

Code Banque
10907

Code Guichet
00030

N° du compte
03019447588

Clé RIB
93

BIC (Bank Identification Code)
CCBPPRPPBOX

Domiciliation/Paying Bank
BPACA PAU LATAPIE